Pierre Waquet

PHÉNOMÉNOLOGIE DE L'HOMME PÉCHEUR

Conférence prononcée le 9 novembre 1964
à l'Institution de l'Immaculée-Conception de Rennes

PRÉSENTATION

Pierre Waquet, intellectuel catholique

BIOGRAPHIE

Pierre Waquet est né à Versailles le 16 janvier 1915, fils de René Waquet, administrateur de l'Inscription Maritime, petit-fils de Louis Waquet, médecin à Lorient. Sa mère, Thérèse Laurent, est elle-même fille d'un médecin de Versailles.

Après un baccalauréat scientifique obtenu à 16 ans et deux années de classes préparatoires aux grandes écoles scientifiques au Lycée Corneille de Rouen il est victime de ce que l'on nomme aujourd'hui un "burn out". Il s'oriente alors vers le Droit et obtient sa licence en Droit en 1937, tout en étant fortement impliqué dans le scoutisme et l'aide aux plus pauvres. Après trois années de service militaire, il est démobilisé en septembre 1940 et rejoint son père, administrateur principal de l'Inscription Maritime à Saint-Servan.

En 1941, Pierre Waquet s'engage dans la carrière judiciaire comme stagiaire au Parquet de Rennes et obtient le doctorat en Droit en 1942. À partir de son premier poste de substitut à Laval en 1943, il gravit les échelons professionnels à Brest, Versailles et Rennes, d'où, avocat général à la Cour d'Appel, il est nommé directeur de l'École nationale de la magistrature en 1971. Son passage à l'ENM est bref mais riche et se termine par une démission remarquée, conséquence de son opposition à la réduction de la durée de la scolarité et à la volonté de mainmise du Ministère de la Justice sur le détail de l'organisation et des contenus des enseignements. Sa carrière se termine en 1977 à la Cour d'Appel de Paris, où il est resté trois ans avocat général à la Deuxième chambre civile. À 62 ans il va retrouver et largement exploiter sa liberté de parole.

Attiré très jeune par la transmission du savoir, Pierre Waquet pratique la pédagogie active dans le cadre de son engagement dans le scoutisme, d'abord à Rouen (1933-1938) puis à Saint-Malo (1940), Rennes (1941-45) et Brest (1949-53).

Pendant deux années (1954-56), il anime des travaux dirigés de Droit Civil à HEC, alors basée boulevard Malesherbes à Paris. Ensuite pendant près de dix ans il dispense chaque semaine des cours de Droit Constitutionnel et de Psychologie du commandement aux élèves-officiers des Écoles militaires de Saint-Cyr Coëtquidan et à ceux de l'École Navale.

En 1966, il est chef du centre Ouest pour les stagiaires du Centre National d'Études Judiciaires qui devient en 1970 l'École nationale de la magistrature (ENM).

C'est en 1971, une fois nommé directeur de l'ENM qu'il va pouvoir mettre en pratique ses principes pédagogiques lors d'une révision profonde du cursus de l'école.

Enfin, dans les premières années de sa retraite il est chargé de cours à l'Institut d'études judiciaires de Rennes, où il prépare de nombreux étudiants au concours de l'E.N.M.

La foi catholique a été au cœur de la vie de Pierre Waquet depuis son enfance. Vers ses vingt ans, l'évolution de sa bibliothèque et de sa correspondance montrent son attirance pour la vie monastique, à la Trappe ou plus vraisemblablement chez les bénédictins. Il s'engage cependant dans la vie conjugale en 1944.

À cette époque, déjà riche d'une solide culture philosophique et religieuse, son métier de magistrat le pousse à remonter aux causes de la délinquance, en particulier chez les jeunes. Sa thèse sur la "protection de l'enfance" est bien plus une recherche psychologique qu'une théorie de Droit Pénal. Désireux de faire, dans le crime, la part du Mal et celle des pulsions intimes, il poursuit son exploration du Moi et obtient en 1949 une licence en psychologie à la faculté des Lettres de Rennes, diplôme vite complété par trois certificats supérieurs de psychologie de l'enfance, de psychologie générale et de psychologie clinique. Il suit parallèlement le développement de l'existentialisme chrétien conduit par Emmanuel Mounier, ainsi que les recherches et réflexions de Pierre Teilhard de Chardin.

Malgré l'absence de publications académiques, Pierre Waquet peut être considéré comme l'un des pionniers français de la psychologie sociale appliquée. Non seulement il conçoit et pratique un enseignement innovant de psychologie du commandement, mais il tente d'éclairer son approche des dossiers criminels par l'analyse du développement psychologique et social des personnes à l'encontre desquelles, avocat général aux Assises, il va devoir prononcer un réquisitoire.

"Comprendre" est son maître-mot. Ceci ne veut pas dire approuver et encore moins absoudre. D'ailleurs Dieu seul peut pardonner. Cette attitude de compréhension et d'ouverture puisée dans l'Évangile et rationalisée par la science psychologique, lui vaudra quelque hostilité dans les milieux judiciaires conservateurs pour lesquels un coupable est un coupable et doit être condamné. Sans état d'âme, ni explication !

Mais au fil des ans, la psychologie ne contente plus sa soif de Vérité. La philosophie a perdu aussi de ses charmes. Il va donc, à partir du début de sa retraite professionnelle, se plonger dans la théologie. Et pour (re)démarrer, rien de mieux que de se replonger dans les textes. Il révise latin et grec, apprend l'hébreu et relit la Bible, l'Ancien Testament souvent en hébreu, le Nouveau dans le texte grec.

Il reprend d'abord et refond une recherche sur "La notion de Présence", incluant le thème de la présence de Dieu. Toutefois cette recherche trop personnelle et non académique sera refusée comme thèse de doctorat en psychologie. Puis il rédige une analyse originale de

l'évangile selon Marc et plusieurs essais théologiques sur la charité, la liberté, la création, la filialité, encore non publiés.

À son grand regret, il n'a pas publié son ultime essai mi-professionnel mi-philosophique intitulé Vérité de la Justice.

Pierre Waquet décède à Rennes le 19 décembre 2008, à quelques jours de ses 94 ans, heureux « d'avoir fait ce qu'il avait à faire sur cette Terre ».

SOURCES INTELLECTUELLES ET SPIRITUELLES

Tout au long de sa vie, Pierre Waquet a poursuivi sans relâche une quête spirituelle intense. Comme on l'a vu cette recherche de Dieu et de Sa Vérité a été menée parallèlement à ses diverses activités, bénévoles et universitaires dans sa jeunesse, professionnelles pendant 40 ans. Mais c'est au cours des vingt-cinq dernières années de sa vie qu'il s'y est entièrement consacré, rédigeant progressivement les divers volets de son "corpus spirituel".

Peu de références bibliographiques viennent appuyer ou élargir l'expression de sa pensée. Il ne souhaitait pas mener à bien une recherche de type académique, mais bien faire partager le fruit de ce qu'il concevait comme une réflexion toute personnelle. Cette quasi-absence de références explicites est souvent gênante pour le lecteur, d'autant qu'aucune pensée humaine, même la plus profonde, n'est sécrétée ex nihilo.

Pour aborder les réflexions spirituelles de Pierre Waquet et en suivre les développements il convient donc de connaître ses principales sources, ses "maîtres à penser" et ceux aussi en qui il voyait des "ennemis" de la Foi. Son entourage, à qui il faisait partager son cheminement, connait bien tout ce substrat intellectuel et spirituel dont il s'est nourri. La partie de sa bibliothèque consacrée aux textes religieux, à la philosophie, à la théologie, à l'histoire de l'Église, à la patristique, mais aussi à la psychologie, à la psychanalyse, à la sociologie et à l'ensemble de ce qu'il appelait "les Sciences de l'Homme" et non pas les "Sciences Humaines" comportait des centaines de volumes, largement annotés.

Il faut avoir à l'esprit que les bases religieuses de P. Waquet datent des années 1925-30. Ses bases philosophiques se sont constituées dans les années 1930. Il a découvert les bases de la Psychologie dès les années 1940 et la psychologie sociale au début des années 1950. Les fondements de sa pensée théologique ont été posés continûment depuis les années 1940 jusque dans les années 70.

Parmi les textes et auteurs à la base de ses réflexions, citons :

- La Bible, Ancien et Nouveau Testament, dans plusieurs traductions françaises, et aussi en grec, en hébreu.
- Le Missel quotidien et vespéral par Dom G. Lefebvre, bénédictin et le Paroissien Romain, chant grégorien.
- Les Constitutions du Concile Vatican II
- Ses plus grands maîtres à penser : Saint Thomas d'Aquin, Sainte Thérèse d'Avila, Saint Paul de Tarse, Saint Augustin, Saint Jean-Paul II (Cardinal Carol Wojtyla), Jacques et Raïssa Maritain, Hans Urs von Balthazar, le Père Bouyer, Romano Guardini, Paul Ricoeur, Cardinal Daniélou, Emmanuel Mounier, Aristote, Carl Jung, Albert Burloud, …
- Ses "ennemis" dans la foi catholique : Les partisans du "modernisme", les non- et anti-thomistes, les théoriciens de "la mort de Dieu", les intégristes se prévalant du catholicisme, les évangélistes, mormons, adventistes, pentecôtistes, les marxistes, l'abbé Laurentin…

PUBLICATIONS

- *La protection de l'enfance, Étude critique de législation et de sciences sociale*, Thèse pour le doctorat en droit, Prix médico-social de Bretagne 1942, Dalloz, Paris, 1943, 358 p.
- « La caractérologie et son utilisation dans l'éducation et la rééducation », *Revue de l'Éducation Surveillée*, N°8, 1948, 19 p.
- « Essai d'analyse du phénomène de délinquance juvénile », *Rééducation*, N° 11 janvier 1949, p. 3-12 ; N°12, février 1949, p. 3-16.
- *L'homme moderne et le sens de la Loi, Discours de l'audience solennelle de rentrée*, Cour d'Appel de Rennes, Imprimerie Les Nouvelles, Rennes, septembre 1958, 29 p.
- *Psychologie de la vie sociale, éléments de statistiques,* Cours enseigné à l'École spéciale militaire et l'École Militaire Inter-Armes, Imprimerie ESM-EMIA, 1960, 37 p.
- *Introduction aux Sciences Humaines*, Résumé des conférences prononcées à l'École spéciale militaire et l'École Militaire Inter-Armes, Imprimerie ESM-EMIA, 1960, 56 p.
- *Sciences de l'homme et commandement*, Cours enseigné à l'École spéciale militaire et l'École Militaire Inter-Armes, Imprimerie ESM-EMIA, 1962, 116 p.
- *La psychologie sociale*, polycopié du cours professé au Centre National d'Études Judiciaires, 1963, 117 p.

ESSAIS ET TRAVAUX NON PUBLIES A FIN 2014

- *Phénoménologie de l'homme pécheur*, Conférence, Institution de l'Immaculée Conception, Rennes, 9 1964, 25 p.
- *Réflexion sur la connaissance et la compréhension d'autrui*, 1972, 15 p.
- *Chaque homme est une réalité, essai d'anthropologie de la personne*, 1984, 160 p.

- *Selon Marc, regarder l'Évangile*, 1992, 70 p.
- *Création, présence et liberté*, 1994, 72 p.
- La personnalité filiale de l'Homme, essai d'anthropologie chrétienne, 2000,
36 p.
- *Réflexions sur l'agapé*, 2003, 25 p.
- *Vérité de la Justice*, 2005, 260 p.

Sans toucher à une seule idée ni à un seul développement, j'ai voulu rendre plus lisibles ces essais en allégeant certaines formulations ou enchaînements et en opérant une remise en page complète selon les conventions éditoriales actuelles. J'ai souvent créé des titres et intertitres donnant rythme et respiration à des textes souvent très denses, ce qui m'a amené à recomposer certains paragraphes parfois rédigés au fil de la pensée. Autant que possible j'ai recherché et indiqué les références soit de citations soit de sources de la pensée de Pierre Waquet. Ces références et d'autres remarques explicatives sont placées en notes avec mention (NdE).

Dominique Waquet
Janvier 2020

PHÉNOMÉNOLOGIE DE L'HOMME PÉCHEUR

Il y a, je le crois, une certaine prétention de ma part à venir vous parler du péché. On a bien voulu me dire qu'une double expérience de magistrat et de psychologue me permettait à cet égard d'exposer une approche personnelle du problème. Toutefois je ne suis pas théologien et l'étude du péché appartient surtout à la théologie. Mes réflexions m'ont plutôt conduit à approcher le domaine de la faute et je fais à cet égard une différence, sur laquelle je n'insiste pas pour le moment, mais qui, vous le verrez, me parait fondamentale.

Que dire sur un pareil sujet, immense dans son étendue, profond comme l'âme elle-même, l'un des plus essentiels pour quiconque étudie les problèmes humains autrement que dans une vue opérationnelle et statistique ? C'est qu'il touche aux sources mêmes et aux aspects les plus essentiels de la condition humaine. À cet égard l'heure de parole parait une bien mauvaise unité : trop courte pour le conférencier, elle risque fort de paraître bien trop longue et lourde pour l'auditeur car le sujet est dense.

Il est actuel aussi. L'univers moderne est très fortement culpabilisant, mais dans un sens particulier qui ne lui permet sûrement pas de répéter, après l'Église, l'admirable exclamation de l'Office du Samedi Saint « O Felix culpa... » [1]. S'il en est ainsi, c'est souvent à l'influence de complications proprement pathologiques qu'il le doit. Mais il s'agit alors de problèmes tels que ceux abordés par Hesnard [2] dans *L'Univers Morbide de la Faute* ou dans *Morale sans Péché* et qui sont en dehors du propos que j'ai envisagé.

Il m'a semblé, en effet, qu'une analyse du phénomène "péché" offrait un certain intérêt, à condition de le situer dans son contexte psycho-social. Cette étude pourra paraître élémentaire par certains côtés, insolite par d'autres. Elle n'aura pas d'autre but que d'essayer d'approcher, naïvement en quelque sorte, le péché, pour tenter d'apporter quelques lumières sur sa structure. On pourrait retrouver dans cette approche des influences aussi différentes que celles des sociologues comme Marcel Mauss et Georges Gurvitch, ou celle du P. Teilhard de Chardin, phénoménologue de l'homme.

Une telle analyse, simpliste, prudente, certainement pas exhaustive,

[1] Début d'une des exclamations de l'*Exultet*, hymne d'action de grâces chanté le Samedi Saint lors de la bénédiction du cierge pascal : « O certe necessárium Adæ peccátum, quod Christi morte delétum est ! O felix culpa, quæ talem ac tantum méruit habére Redemptórem ! … *O nécessité du péché d'Adam qui a été effacé par la mort du Christ ! O heureuse faute qui nous a valu un tel et si grand Rédempteur* ». Dom Gaspard Lefebvre, *Missel vespéral et romain*, Abbaye de Saint-André, Lophem-les-Bruges, 1930, p. 1022 (NdE).

[2] Le Dr Ange Hesnard (1886-1969), médecin de marine, psychiatre et psychanalyste, a publié près d'une quarantaine d'ouvrages dont, dans la Collection « Bibliothèque de psychanalyse et de psychologie clinique », *L'univers morbide de la faute*, Paris, PUF, 1949 et *Morale sans péché*, Paris, PUF, 1954 (NdE).

correspond à l'idée d'une sorte d'épluchage du phénomène. Que faut-il, en effet entendre exactement par ce terme de phénomène en parlant du Péché ? C'est le péché tel qu'il se manifeste, soit objectivement, saisi dans ses manifestations plus ou moins nettes ou visibles, soit subjectivement, dans le rapport qui en est fait par le sujet. Ainsi manifesté, il devra être cerné, décrit, confronté, et si possible, déstructuré. Ceci bien entendu dans les grandes lignes seulement. Une telle analyse nécessiterait pour être complète de bien autres développements.

Mais surtout nous voulons rechercher dans cette analyse son aspect psycho-social, c'est à dire tout ce qui dans le péché est plus particulièrement en relation avec la condition sociale du pécheur. Celui-ci est en effet, essentiellement un "être-au-monde" en qui se retrouvent les influences structurantes de son milieu de vie et plus particulièrement l'action essentielle et radicale d'un univers significatif d'origine culturelle ainsi que l'influence de systèmes de valeurs, légales ou non. Cette analyse ira d'abord du plus visible au moins visible, comme à travers les sédiments d'un terrain, pour tenter de retrouver quelques grands axes de structure explicative, sans prétendre évidemment épuiser le problème.

1 - LE PHÉNOMÈNE PÉCHÉ

C'est donc d'abord sur un aspect phénoménologique qu'il nous faudra insister, sur une description qui devient autant que possible une recherche des structures, des éléments constitutifs, de façon à retenir ceux qui apparaissent comme étant les plus typiques ou les plus caractéristiques. Ainsi dans la perspective très particulière (et pas toujours exactement comprise) de Teilhard de Chardin, l'homme n'est pas envisagé comme créature (démarche métaphysique ou théologique) mais comme une unité prise dans une évolution cosmique : vivant → animal → pensant → spirituel.

Essayons, en ce qui concerne le péché, de procéder à une analyse de même ordre. Nous trouvons devant nous une base apparente, c'est à dire un comportement au sens large du terme, puis une faute, c'est à dire une référence à une règle, enfin une position par rapport à Dieu qui correspond plus précisément au caractère peccamineux du comportement. Les trois éléments doivent être repris successivement.

A - La base phénoménale : un comportement

Le péché est en effet, et visiblement, quoique de façon plus ou moins nette, un comportement, c'est à dire un élément de la conduite du sujet, perceptible ou rapportable par lui-même C'est une manifestation, publique ou intime, de sa personnalité, une pensée acceptée, un acte, un oubli volontaire. Tel est si l'on peut dire le substrat phénoménal, un acte auquel le sujet adhère, soit dans l'instant où il le commet, soit parce qu'il l'a préparé.

Le péché est donc comportement mais pour qu'un comportement

devienne peccamineux il faut qu'il s'y ajoute quelque chose. Tout acte porte une signification, parfois indépendamment de la volonté de son auteur. Même dans un contexte purifiant, un acte peut donner l'impression, sinon la conviction, d'être porteur de faute, simplement parce que celui qui constate cet acte, et même celui qui l'accomplit, le réinsère dans son propre système de signifiants. Chez beaucoup de scrupuleux naît ainsi une crainte d'agir, comme si de nombreuses catégories d'actes comportaient dans leur propre nature une essence de péché.

Il est donc indispensable de démythiser le comportement pour mieux en saisir les aspects qui nous intéressent, ce qui n'est pas toujours aisé car le Français est moraliste plus que psychologue.

Ce que nous signalerons tout d'abord comme essentiel c'est la continuité du comportement, continuité qui peut n'être pas directement saisissable, mais qui est cependant réelle et qui fait apparaître un acte donné comme la solution d'un problème vital. Cette solution peut être habituelle, parce que le problème se répète ; sous cet aspect elle peut même devenir institutionnelle, propre au groupe humain où vit le sujet. Mais elle peut aussi être inhabituelle et résulter alors d'une exploration plus ou moins poussée menant à des solutions plus ou moins satisfaisantes, mais psychologiquement (je ne dis pas moralement) comparables, c'est à dire ayant en commun l'aptitude à dénouer une situation problématique. J'ai connu ainsi une jeune fille dont le père, alcoolique violent, terrorisait sa famille. Pour résoudre le problème posé par cette situation elle tenta d'abord de guérir son père, mais en vain. Elle chercha à quitter son foyer, mais sa mère la supplia de revenir. Peu à peu elle se sentit menée ainsi vers une solution radicale, la seule qui trancha définitivement le problème. Elle tua son père alors que celui-ci après avoir menacé les siens, était tombé à terre et se trouvait pratiquement sans défense.

L'acte, base du péché, appartient ainsi à une trame situationnelle serrée où il est lié au passé et au futur avec des degrés inégaux de culpabilité. Ainsi la chaîne du comportement peut être de plus en plus pécheresse, (dans un exemple observé, je note la séquence : concubinage → instabilité → ivresse → meurtre) ou partir d'actes neutres pour arriver au péché. Sur le plan providentiel le contraire est aussi possible mais alors la grâce intervient. En fait psychologiquement parlant, la notion hindoue du Karma, poids des actes que l'on doit purger pendant l'existence présente, semble bien répondre à une réalité. Cependant l'analyse nous parait devoir être poussée plus loin parce que le comportement présente au moins trois plans qu'il faut bien distinguer. Celui que nous saisissons le plus directement, c'est l'élan modal, la façon d'agir, l'acte tel qu'il se fait. Mais derrière lui une observation attentive découvre le plan de la direction du comportement, celui de l'attitude qui décide et engendre les modes d'action, Puis, derrière encore, le plan le plus profond, celui qui donne leur sens aux situations vécues, les analyse, les ordonne, le plan de l'opinion en somme, ou plus exactement le plan des opinions.

Le péché peut se développer sur n'importe lequel de ces plans. Ainsi l'hérésie voulue ou l'Athéisme se situent sur le plan de la signification sans

entraîner nécessairement d'action consécutive. On peut nuire à une personne en se servant de moyens apparemment licites, modalement licites. C'est la direction de l'action qui ne l'est pas. Enfin, et c'est généralement le plus évident, c'est sur le plan modal que se manifeste le mieux, en apparence tout au moins, le caractère fautif. Mais là aussi on ne peut pas affirmer le caractère nécessairement mauvais de telle ou telle modalité d'action. Par exemple, le suicide n'est pécheur que quand il associe mode et direction. Le suicide comme modalité peut être un acte de charité, par exemple le pilote qui reste aux commandes de son avion jusqu'au bout en cas de catastrophe, ou encore le meurtre de guerre.

Mais ici aussi il faut noter la continuité contagieuse du comportement. Par exemple le chef de commando qui a été formé tout jeune, ne sait rien faire d'autre et devient chef de gang (mode - direction). Ou encore, la contagion du mode à la signification « quand on ne vit pas comme on pense. [3]

En somme le support comportemental du péché n'est ni nécessairement monstrueux, ni nécessairement anormal. La remarque parait banale et pourtant lorsqu'on le transpose sur le délit ou le crime, les opinions changent volontiers. C'est que, nous le verrons, le péché intéresse peu la société, alors que l'infraction la concerne directement : le coupable est un a-social. La tentation est grande d'en faire un a-normal.

En réalité tout peut être matière à péché, tout peut être grâce. [4]

Le problème de la genèse de l'acte s'inscrirait ici et il conviendrait peut-être de dire quelques mots sur la liberté. Mais cela s'expliquera mieux à la fin de notre analyse.

Ce qu'il faut toutefois signaler c'est que le péché peut naître lointainement dans cette trame continue du comportement presque insaisissable, non reconnu, jusqu'au jour où il se révèle dans toute sa force. C'est l'histoire de l'abbé Cénabre dans *L'Imposture* [5], dont l'orgueil desséchant s'est nourri peu à peu, jusqu'au moment où il fait éclater toutes les structures artificielles dans lesquelles le prêtre et le savant se maintenaient.

Toute une étude du comportement serait à reprendre en ce sens. Nous ne pouvons y songer ici. Mais il parait très utile de rappeler en quelques mots ce que nous savons du contrôle de ce comportement. La tendance est fréquente en effet sous l'influence d'une vieille analyse dualiste qui remonte à Platon, au moins dans son esprit, de chercher à reconnaître, dans l'homme, l'étrange association d'un ange et d'une bête sauvage qui serait responsable de toutes les fautes. L'ange tiendrait en laisse le monstre instinctif. Dans une certaine mesure la psychanalyse, à son étape initiale, a semblé donner un nouveau

[3] Paul Bourget, *Le Démon de Midi*, Paris, Plon-Nourrit, 1914.
[4] Georges Bernanos, *Journal d'un Curé de Campagne*, Paris, Plon, 1936.
[5] Georges Bernanos, *L'imposture*, Paris, 1927. L'abbé Cénabre, chanoine admiré, est un être supérieur sur le plan de l'intelligence. Mais dévoré par l'orgueil et l'hypocrisie, il ne croit plus depuis longtemps. Dans un geste satanique, il appelle en pleine nuit l'humble abbé Chevance, ancien curé, destitué auquel il prétend vouloir se confesser. En fait il souhaite se moquer de cet être fragile dont la pureté l'inquiète. A la suite de leur entrevue, il tente de se suicider, mais en vain : son revolver s'enraye (NdE).

corps à cette analyse avec la notion du *Es*, "réservoir pulsionnel", censuré et contrôlé par des "instances supérieures" [6]. C'est une fausse interprétation parce qu'elle résulte d'une saisie erronée de l'instinct, assimilé à tort à l'instinct animal.

Dans le cas de l'animal, en effet, l'instinct est intégré dans une structure d'ensemble adaptée, au moins de façon statistique. L'acte comporte en lui-même sa propre signification. La nature agit par nécessité [7]. Par conséquent l'animal ne pèche pas. Son instinct convient à sa nature. On peut le tromper mais c'est grâce à un artifice, un leurre. Au contraire lorsque l'homme se trompe c'est à cause de l'intervention du mécanisme significatif de l'action qui, chez lui, est dissocié de l'acte.

Autrement dit l'homme imprime sa marque d'homme à tous les niveaux de son comportement. "Le plus bas" si l'on peut dire n'est pas d'ailleurs le niveau pulsionnel mais bien plutôt le niveau que Charles Baudouin a appelé *l'automate* [8] parce qu'il est justement la démission maxima de l'humain, sa réduction au niveau du robot [9]. L'erreur du dualisme est de tenir la volonté pour un phénomène d'essence intellectuelle, menant en quelque sorte une sensibilité et une motricité aveugles et primitives. Cette erreur, que Maritain a baptisé l'angélisme, conduit à une idée très inexacte de l'unité de l'homme, mais a malheureusement influé trop souvent sur les conceptions de l'éducation morale. L'homme doit apprendre à reconnaître tous ses actes comme siens et à ne pas désavouer un soi-disant "bas" au nom d'un "haut" fallacieux. Nous voyons que notre problème s'est déplacé peu à peu et que nous devons aborder maintenant le second plan de l'analyse : celui de la signification éthique.

B - La faute comme signification du comportement

Notre progression continue donc sur un nouveau plan, celui de la signification éthique du comportement, c'est à dire de son rapport à un système de normes. C'est ici que nous rencontrons un certain et inévitable parallélisme entre le péché et l'infraction pénale, crime, délit, ou contravention. Ces deux séries de phénomènes - qui peuvent concourir ou au contraire être indépendants - se retrouvent sous la notion plus large de faute. Prenons garde que cette notion ne se confonde pas avec celle de péché : elle implique très largement l'idée de la violation d'une règle de conduite qui peut être une loi écrite mais qui peut être aussi un usage ou une coutume : la faute c'est donc non seulement le péché (plus exactement un aspect du péché) c'est aussi le délit, la contravention, l'impolitesse, l'irrespect du rite social. C'est donc, très largement parlant, un comportement mal socialisé.

Voilà le mot prononcé. La faute est vécue dans un contexte social, ou

[6] S. Freud, *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1928, suivi de *Psychanalyse et médecine*, Id. p. 140-150 (NdE).

[7] Saint Thomas d'Aquin, *Somme Théologique*, 1ª -11ª 71, 5.

[8] Ce concept, qu'il a repris de Pascal, est développé par Charles Baudoin, *De l'instinct à l'esprit, Précis de psychologie analytique*, Coll. Etudes carmélitaines, Bruges, Desclées de Brouwer, 1950, p. 224-229 (NdE).

[9] L'humanoïde robotisé mis en scène par Aldous Huxley, *Le meilleur des Mondes*, Paris, Plon, 1932.

plus exactement psycho-social, qui tient compte de l'aspect à la fois objectif et subjectif du phénomène.

La règle présente en effet un caractère de nécessité, non pas arbitraire, volontaire, mais résultant des conditions de fonctionnement du groupe humain où vit le fautif. Elle a pour but d'assurer le respect des structures fonctionnelles parce que celles-ci, pour leur plus grande part, n'ont de valeur que significative, c'est à dire dans la mesure où elles sont admises comme telles par les membres du groupe. La loi du groupe est bien un besoin : elle a de ce point de vue un caractère naturel qui traduit l'ordination du phénomène humain, à sa propre direction. Ce qui se produit ici est analogue à ce que nous avons remarqué à propos de l'instinct chez l'homme. De même que celui-ci doit prendre en charge tout son comportement parce que ce dernier - sauf quelques automatismes physiologiques - n'est pas nécessairement adapté, de même la société, parce qu'humaine, est tenue de formuler sa règle et de la faire respecter. La règle n'est ni automatique, ni spontanée. C'est pourquoi la faute, au sens large, est un trouble de la signification sociale. Elle est *erreur*, pas seulement au sens intellectuel, mais dans un sens beaucoup plus général qui traduit son caractère d'expérience vécue. La vraie liberté sociale de ce point de vue est de l'ordre de l'adhésion parce que tout comportement qui n'est pas conforme aux normes sociales conduit fatalement dans des impasses de conduite où l'individu s'use et se perd. C'est une liberté négative, une liberté de moindre résistance en quelque sorte. Le marxisme a tiré logiquement toutes les conséquences que cette constatation entraîne à partir du moment où la société est déifiée et où sa norme est la seule reconnue. Il ne peut plus y avoir de péché dans une telle perspective mais seulement une distorsion par rapport à la ligne axiale qui dirige l'évolution du groupe humain. La valeur morale s'élabore ainsi à chaque moment du devenir social sans que quiconque puisse garantir qu'il ne sera pas dans l'erreur demain.

Ceci complique singulièrement la condition morale du sujet moyen qui éprouve le besoin d'être assuré de ses obligations. Il faut qu'il se sente ou se sache concerné par la règle. Il faut au moins qu'il connaisse son existence et la possibilité où il se trouve de savoir, d'apprendre à ne pas commettre de faute. A cet égard il est évident que l'ignorance par refus ou par paresse ne peut dispenser de la loi.

Ces deux caractères de la faute, formulation sociale et appartenance individuelle consciente, se résument en une expression commune : la faute, au sens large, est un phénomène culturel. Ceci tient de façon radicale au fait que la faute est, somme toute, le résultat d’une signification donnée à un comportement. Évidemment la valorisation correspondante résulte de thèmes personnels tout autant que sociaux. Mais dans tous les cas leur formulation reste sociale : on ne peut penser qu’à l’intérieur des concepts de la culture qui vous entoure. De ce point de vue et dans ses modes d’expression, l’Église est un milieu culturel non indépendant des autres milieux.

Le problème de la faute est donc nécessairement commandé par la relation normative qui existe entre l’individu et son milieu de vie. On ne peut, devant l’évidence de cette constatation, négliger l’un des modes

caractéristiques de cette relation, sur le *sur-moi* freudien dont le rôle dans la genèse du sentiment de culpabilité peut être si grand. Le surmoi, nous le savons, c'est l'introjection du père dans le psychisme du sujet, c'est à dire approximativement une représentation plus ou moins consciente et essentiellement symbolique du père tel qu'il est perçu par le jeune garçon dans son activité de censure du comportement.

Généralisons cette idée. Chaque individu a en lui-même une sorte d'univers social intérieur, un endomonde normatif qui est la représentation à son usage - et bien entendu avec le choix, les exagérations ou les déformations liés à sa personnalité - de tous les êtres qui l'entourent auxquels il attribue des rôles sociaux préférentiels et de lui-même aussi d'ailleurs. Comprenons bien, une fois encore, qu'il ne s'agit pas là d'un mécanisme de connaissance intellectuelle, mais d'une insertion dans tous les plans du psychisme ayant valeur d'expérience acquise. Ce qui est vrai des rôles sociaux des individus connus l'est d'ailleurs aussi des rôles d'emploi des objets, des concepts ou des idées abstraites. Ah ! si nous pouvions voir ce qu'est le monde pour tel ou tel autre que nous.

L'adéquation sociale de cet endomonde est nécessaire pour que la conduite soit correcte du point de vue du milieu de vie compte tenu de ce qu'est le sujet. Il est nécessaire que la façon dont il appréhende le monde soit conforme au moins en partie à ce qu'on attend de lui. Ainsi le curé d'Uruffe reconnaissait n'avoir jamais vécu vraiment son rôle de prêtre (non perçu) et n'avoir jamais vu dans les femmes que des femmes et non des fidèles. [10]

Ce qui lie le sujet à ces représentations intimes, c'est comme dans le cas du jeu exercé par le sur-moi, un ensemble de facteurs permanents qui tendent à maintenir la conformité de la conduite aux normes posées par le groupe. Liés plus ou moins fortement entre eux, ces facteurs ont pour caractère d'essayer de conserver la place du sujet par rapport aux structures du groupe ; une analyse menée dans des groupes divers m'a conduit à isoler tout particulièrement parmi des facteurs : la crainte du scandale, la peur du châtiment, le désir d'éviter un préjudice, le rôle de la police, la nécessité de rester un exemple pour les siens. Tous ces éléments qui, comme on peut le voir, et comme le montre d'ailleurs une analyse systématique, sont étrangers à

[10] Guy Desnoyers, originaire d'une famille paysanne et pieuse de la région, était en 1950, à 30 ans, curé de la paroisse d'Uruffe (Meurthe-et-Moselle). Malgré son manque de vocation, une grand-mère autoritaire l'avait destiné à une carrière religieuse. En 1953, une adolescente de seize ans se retrouve enceinte de ses œuvres. Desnoyers contre-attaque avec force, niant les faits et menaçant de déposer plainte pour diffamation. Devant ses fidèles, il dénonce les "calomnies". Les fidèles le croient. En 1956, une autre jeune fille de 19 ans, se retrouve enceinte. Le 3 décembre 1956, peu avant la date prévue pour l'accouchement, Desnoyers emmène la future mère en voiture sur une route déserte et essaye une dernière fois de la convaincre d'abandonner l'enfant. La jeune femme refuse, le ton monte. Desnoyers sort un pistolet, tire à trois reprises, visant la nuque de Régine qui meurt sur le coup. Le crime commis, le curé déshabille sa victime, l'éventre et extirpe du corps une petite-fille vivante qu'il étrangle, poignarde et défigure à coups de couteau pour éviter que ses traits ne le trahissent. En janvier 1958 le curé est condamné à la réclusion à perpétuité. (NdE). Voir Jean-Pierre Bigeault, *Le double crime de l'abbé Desnoyers, curé d'Uruffe*. Paris, L'Harmattan, 2009, 208 p.

l'idée du progrès moral ou d'élévation morale, sont des accès symboliques au thème de la faute, rupture avec le milieu social, perte des références à l'environnement, cause d'un isolement néfaste et réducteur. Ceci explique d'ailleurs pourquoi une faute commise collectivement est beaucoup moins ressentie comme faute. Il est utile de rappeler à cet égard les crimes de foule, qui résultent du caractère auto-normatif de la collectivité massive et présente.

Le sujet doit donc, eu égard aux structures significative de son milieu de vie, maintenir une certaine place à l'objet, à tel ou tel objet dans son domaine propre d'activité, compte tenu de son rôle social propre. La faute suppose à cet égard une certaine déformation de l'activité cognitive du sujet, un éclairage trop marqué de tel objet, ce qui restreint de façon dangereuse le problème de son rapport à cet objet. Celui-ci perd alors partiellement ses références, il tend à s'imposer au sujet comme un insolite social, comme un corps étranger, attirant, obsédant, déviant. Tout ceci, bien entendu dans le cadre culturel par rapport auquel l'objet doit être apprécié.

Le rapport de l'individu à tel objet déterminé est en effet régi par les normes culturelles du milieu. Tout emploi non conforme à ces normes, à moins qu'il ne soit indifférent, engendre le processus de la faute. Si l'on considère que la notion d'objet est très large on aboutit à englober sous cette analyse aussi bien des thèmes d'interprétation, des opinions, que des actes précis.

Il y a donc des fautes de signification, résultant du non-conformisme aux thèmes sociaux directeurs. De telles fautes sont rarement sanctionnées sur le plan pénal, sauf dans les états totalitaires, logiques avec leur conception du monde sur ce point ; mais elles sont sanctionnées fréquemment sur le plan des relations sociales.

Il y a ensuite des fautes dans la direction du comportement. Mais ici encore il faut en général des modes d'action illégaux pour qu'il y ait sanction. On peut nuire très légalement à autrui, sans encourir autre chose que le mépris des uns qui n'exclura pas l'admiration des autres en cas de succès. Car c'est là très souvent le critère de la direction du comportement : l'échec condamne, la réussite absout.

Il y a enfin les fautes de modalité d'action. Du point de vue culturel pratique ce sont les plus coupables car elles correspondent à un abus visible de l'objet. Évidemment l'intelligence et l'éducation jouent ici un rôle important. La faute sociale type qui est modale, est facilitée par la médiocrité des moyens personnels de réalisation. La faute sociale n'est souvent qu'un manque de savoir-faire. Écoutons Rakitine dans *Les Frères Karamazov* : « Tout est permis à l'homme intelligent ; il connaît les bons trucs tandis que toi, tu as tiré et t'es fait pincer, et maintenant, tu pourris en prison. » [11]

La notion de délit tient compte largement de ce bain psycho-social dont les codes juridiques sont finalement l'expression. Les théories volontaristes du Droit sont vraiment à courte vue car la Loi ne s'applique bien que dans la mesure où elle prend appui sur quelque chose de communément admis. Sans

[11] Fiodor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, XI.4.

cela la formule classique : *Nemo censetur ignorare legem* [12] ne serait qu'une redoutable hypocrisie. Les analyses d'opinion que l'on peut faire à cet égard sont d'ailleurs probantes, J'en ai tenté une voici une quinzaine d'années et elle m'a montré la grande parenté de l'échelle sociale de valeurs pénales et de la répartition légale des infractions. [13]

La faute sociale en tant que telle apparaît ainsi comme un désaccord culturel. Ceci apparaît aussi sur un autre plan celui des sentiments qu'inspire cette faute. Le sentiment le plus marqué c'est celui de l'infamie, de la répulsion éprouvée à l'égard du fautif quelle que soit la gravité de sa faute. On reproche vivement à autrui des actes à l'égard desquels on ne se sent aucun remords. « Nous n'avons ni remord ni componction quand nous violons une loi humaine »[14]. Pour arriver aux remords il nous faut découvrir une nouvelle dimension, celle de la profondeur du péché.

C - Profondeur du péché

Oui, le péché est profond. Il l'est comme la nature même du lien qu'il bouleverse et qui n'est plus le lien social mais le lien à Dieu. C'est assez dire que le péché, sur son substrat phénoménal de comportement, fautif également, est cependant bien plus que la faute très générale que nous avons rencontrée jusqu'ici. Le péché adhère à la faute mais dépasse cette dimension. Il est bon que nous notions ici les différences qui vont nous permettre de détacher peu à peu le péché des confusions qui peuvent s'instaurer à son entour.

Nous avons remarqué d'abord que la faute sociale est principalement saisie comme mode de comportement et qu'elle n'est en général saisie qu'à ce stade. Le péché au contraire est radicalement significatif, c'est à dire se mesure par référence au plan le plus profond qui est celui de l'analyse.

Il n'y a là aucun intellectualisme mais la réalité de ce fait que le péché, sur son substrat phénoménal, est d'abord et avant tout une déformation du sens à donner aux situations et ensuite une décision d'agir en ce sens. L'analyse intellectuelle peut être juste, la valorisation du comportement ne l'est pas nécessairement, parce que c'est un phénomène vécu auquel participe la totalité de l'être. « Je vois le bien et je ne le fais pas » ont dit successivement Ovide [15] et saint Paul [16].

[12] "Nul n'est censé ignorer la loi", adage d'emploi commun, mais non codifié comme le rappelle E. Landeau, « *Nul n'est censé ignorer la loi* : les difficiles relations entre l'État et le citoyen », *Quaderni*, N° 41, 2000, p. 27-37 (http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/quad_0987-1381_2000_num_41_1_1439) (NdE)

[13] Pierre Waquet « Essai d'analyse du phénomène de délinquance juvénile », *Rééducation, Revue française de l'enfance délinquante, déficiente et en danger moral*, n°12, février 1949, p. 13-16. Consulter en ligne sur archive.org.

[14] John Henry Newman, *Grammaire de l'assentiment* [Édition originale : *An Essay in Aid of a Grammar of Assent,* London, Burns, Oates, & Co, 1870], p.112, cité dans M. Gorce, *Traité de philosophie*, Paris, Payot, 1938, p. 280 (NdE).

[15] Ovide, *Les métamorphoses*, VII-20.

[16] *Lettre de saint Paul apôtre aux Romains*, 7-19.

Seconde différence à noter : la faute sociale se présente comme un rapport abstrait, une infraction qui ne peut être légitimement réprimée que dans un cadre d'institutions établies et par des gens qui ne sont pas les offensés. En réalité ce qui est cause de la faute c'est l'ordre social, c'est à dire un phénomène collectif qui n'existe que cesse réalité abstraite, comme structure non directement saisissable. Le péché se situe au contraire dans l'intimité d'un rapport unique et personnel, celui de la créature à son Créateur, à un Dieu dont il faut bien se convaincre qu'il est autrement réel et Un que le grand vertébré gazeux de Nietzsche. Le péché est incompréhensible s'il est situé dans une perspective de rapport abstrait. S'il est bien offense à l'ordre divin, atteinte à un équilibre, la faute est dans la révolte contre le Source même de cet ordre et de cet équilibre, contre Dieu, en un mot. Creusons encore cette distinction. L'individu n'est lié à la Société que par une appartenance à racines multiples, physiologique, biologique, écologique etc. mais qui se définit en fin de compte par un rapport culturel, c'est à dire approché, de caractère nécessaire et en quelque sorte mécanique, résultat d'une situation qui fait l'Individu tel ou tel et le met dans l'obligation de se socialiser mais qui fait que la faute individuelle reste relative à un processus évolutif, vérité aujourd'hui, erreur peut-être demain, vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. « On ne voit rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat ».[17] Au contraire l'homme est lié à Dieu par un rapport de nature toute différente, immuable quoique toujours vivant, une vocation, un lien d'amour et de ressemblance. Et s'il est lié de ce point de vue aux autres hommes c'est en considération de l'amour divin qui confère à chacun la même vocation et la même dignité. Aussi le péché est-il stable de sa nature, même si son expression est susceptible de variations parce qu'il est en fin de compte rupture d'un lien dont le terme est éternel.

Certes on pourrait concevoir une civilisation où la faute et le péché seraient presque équivalents. Je dis *presque* car la faute resterait toujours atteinte d'un certain degré de relativisme. Une telle situation se rencontrerait dans l'hypothèse d'une société théocentrique. Le Moyen Âge chrétien a tenté cette immense audace. On peut dire sur le plan moral qu'il a été une civilisation du péché. Il en a eu le sens au plus haut point c'est à dire que son univers significatif était théologique. Mais c'était trop tôt à bien des égards et le poids de l'humain a fini par se faire sentir. D'autres expériences ont échoué et pour des raisons analogues dont la plus profonde est que dans de telles sociétés l'homme tend à tirer Dieu à lui, à le définir d'après son image. Que l'on pense à cet égard à certaines sociétés politiques théocentriques telles que celle des Mormons aux États-Unis. L'évolution du cosmos, son ascension vers le Point Oméga n'est pas suffisante pour que l'on puisse ne pas tenir compte du plan humain et social de la faute.

L'attitude du monde moderne [18] à l'égard du péché est très caractéristique. Pour lui le péché est strictement une affaire privée. La faute

[17] Pascal, *Pensées*, 294.
[18] P. Waquet emploie le terme *moderne* dans le sens de *contemporain* (NdE).

tend de plus en plus à n'être appréciée que comme atteinte au collectif, ce qui est d'ailleurs l'héritage d'un vieux thème symbolique, celui des villes englouties, qui payent généralement une atteinte de ce genre. L'idée essentielle est alors d'évacuer au maximum la faute, de la dépersonnaliser, de la neutraliser. Ainsi on dit que c'est la route qui tue, alors que l'analyse objective retient bien que c'est à 99 % la faute du conducteur, car celui-ci se doit de tenir compte des conditions externes et matérielles pour agir. L'individu est irresponsable. On s'assure d'ailleurs contre la faute au maximum. C'est heureux pragmatiquement, mais trop souvent le conducteur fautif y trouve une décharge, une absolution : il a payé d'avance. En même temps la Société fait un immense effort d'instruction : la lumière intellectuelle est censée faire disparaître la faute. Cette erreur psychologique qui remonte à Platon se retrouve chez Descartes, les Encyclopédistes, Alain, Maurras. Elle ne tient aucun compte du caractère total de la genèse de l'acte. On retrouve ici une erreur analogue à celle dénoncée à propos du dualisme. L'intelligence peut parfaitement se mettre au service du mal et n'a aucune valeur morale par elle-même. La sainteté n'est pas l'apanage des Docteurs de la Loi. Ce que de telles analyses oublient, c'est que depuis Adam l'humanité est criminelle, non comme faute personnalisée mais comme aptitude au mal. L'échelle d'analyse du péché se situe dans une perspective tout autre que celle des aptitudes intellectuelles.

Cela étant, il est fatal que le croyant le plus convaincu, membre d'une société terrestre qui assure son enculturation, sans laquelle sa vie temporelle serait impossible et qui conditionne donc dans une certaine mesure sa vie spirituelle, que ce croyant donc ne connaisse et ne juge le péché qu'à travers cette culture qui est la sienne.

Il en résulte que le péché est souvent vécu et apprécié à travers la faute, notion sociale, qui est son résultat inévitable car l'expression verbale du péché est nécessairement culturelle. Ainsi la connaissance du péché tend toujours à être réduite, minimisée. Lorsque le sens du surnaturel disparait, le sens du péché disparaît également ! Les processus culpabilisants subsistent, d'autant plus que la faute sociale qui reste, apparaît plus relative, plus absurde. Le péché, vidé de son sens exact, devient fort dangereux socialement : il se promène comme un corps étranger insolite qui ne trouve plus sa place et fait des ravages.

Parmi les conséquences de cette culturalisation du péché il est intéressant d'en noter quelques-unes qui en font mieux apparaître le caractère. La première, peut-être, de ces conséquences, c'est l'importance des fautes formelles parce qu'elles se maintiennent dans une société de culture chrétienne bien souvent alors même et surtout que la foi est diminuée. Beaucoup de non-croyants jugent alors le péché dans cette perspective. C'est le type de la culpabilité que l'on pourrait appeler "culpabilité de vase vide" ; lorsque le parfum est parti, on ne s'attache plus qu'aux détails du vase. Dans cette perspective, des fautes mineures sont plus valorisées que des fautes majeures ; le maigre du vendredi est plus important que la charité. C'est en somme le pharisianisme du péché.

Une autre conséquence tient à la modification de l'échelle des valeurs

liée elle-même à la modification des structures sociales. Ainsi le Moyen-Âge, théocentrique, attachait plus d'importance aux péchés contre les vertus théologales alors que l'époque moderne, humano-centrique, est beaucoup plus sensibilisée aux péchés contre les vertus morales. Ceci correspond d'ailleurs à une certaine perte du sens exact du divin : la vie religieuse tend à se dissoudre dans un moralisme plus ou moins diffus. Cette tendance se sent très fortement lorsque l'on voit l'influence obtenue par des sectes religieuses, comme l'Église Adventiste, ou Les Témoins de Jéhovah [19], dans lesquelles la théologie est d'une extraordinaire pauvreté et qui associent un moralisme plus ou moins strict à l'idée de guérison par un surnaturel bon marché.

Enfin une conséquence apparait fondamentale : c'est peu à peu la perte même du sens du péché, son inutilité dans un univers collectivisé qui tend à en évacuer toute la signification. La marche progressive de l'humanité vers le point Omega entraine presque nécessairement un divorce tensionnel de plus en plus grand entre la personnalisation de l'individu et sa massification qui est une acceptation de la pauvreté spirituelle, un retour à l'inorganique. La tension vers le haut est de plus en plus grande : il faut y faire face par la mobilisation de l'énergie spirituelle.

Il convient en conséquence de développer de plus en plus cette idée que le péché c'est en réalité par-dessus tout ce qui empêche la montée de l'homme vers Dieu « Limiter la force, voilà le péché », a écrit Teilhard de Chardin [20]. Entendez par force, l'amour qui est la force de l'unification.

2 - LES AXES DE SIGNIFICATION DU PÉCHÉ

C’est peut-être dans la littérature romanesque que nous trouverions de la façon la plus sensible le point de départ d'une analyse des axes significatifs du péché. Barbey d'Aurevilly, Dostoïevski, Mauriac, Bernanos, Graham Greene, et bien d’autres se sont heurtés à ce problème. Ils n'en ont pas cherché les solutions d'une façon dogmatique, mais ils ont fait vivre leurs personnages dans ce climat du mal. Ils leur ont fait porter tout le poids de la condition de l'homme pécheur. Le péché, pour eux, c'est toujours essentiellement le mal mais pas un mal théorique, un mal "bien élevé" en quelque sorte, un mal de livre théologique, c'est une expérience à la fois remplie d'une affreuse joie et d'une torture indicible. Le pécheur couve son mal comme un bien précieux tout en sachant très bien qu'il en meurt d'une façon ou d'une autre.

[19] "L'Église adventiste des Saints du dernier jour" n'est pas considérée comme une secte, ce qui lui permet d'être affiliée à la fédération protestante française. Au contraire, les caractéristiques sectaires des "Témoins de Jéhovah" ne sont pas contestées. D'où l'insertion de cette organisation dans la « Liste des sectes » du *Rapport parlementaire français N°2468,* Paris, Assemblée Nationale, 1995.
(http://www.assemblee-nationale.fr/rap-enq/r2468.asp) (NdE).
[20] Pierre Teilhard de Chardin, *L'énergie Humaine*, Paris, Le Seuil, 1955, p. 134.

Essayons donc de dégager sommairement les grandes lignes significatives de cette condition du péché, sans nous étonner si elles ne sont, dans une certaine mesure, que des variations sur un thème central, qui se révèlera mieux, peut-être, à la fin de cette recherche.

A - Le péché est une dévalorisation -

Comme la faute, le péché est lié à une trame de valeurs. Celles-ci participent à une double condition. Elles relèvent du rapport de l'homme à Dieu mais elles s'expriment en un langage très précis, très humain : elles sont comme la faute sociale, culturalisée. J'ai suffisamment détaillé ce point n'y pas revenir.

Mais ce qu'il faut souligner, et on ne le fera jamais trop, c'est à quel degré une conception intellectualiste de cette échelle de valeurs est fausse et rend mal compte des faits. La valeur est acquise par l'exercice prédominant, elle n'est pas objective, matière à discussion Intellectuelle, elle est expérience, elle est ce par quoi l'homme se porte à tel ou tel acte. Par là même elle est héritage d'une tradition, d'un milieu de vie. Ce n’est pas l'étude de la théologie qui fait les saints mais la pratique de la sainteté. D'ailleurs on ne fait pas le péché pour faire le mal. C'est le contraire. On fait le mal parce que l'on pèche.

Cette idée est capitale pour l'éducation. Ce qui constitue la valeur des actes, c'est tout ce qui parait jouer ce rôle dans la vie quotidienne. Aussi tout dogmatisme s'efface dans la vie quotidienne. La logique de la condition du péché est une praxis, une genèse par l'acte. L'abbé Cénabre arrive lentement à la rupture fondamentale, au refus de Dieu par l'imposture quotidienne de sa vie. Combien on comprend alors cette fidélité quotidienne dans les petites choses prônées par la morale évangélique.

Le rôle de la mémoire est ici capital. Non pas celui de cette mémoire évocatrice qui restitue le Moi pécheur historique, mémoire au temps passé, si l'on peut dire, mais celui de la mémoire porteuse, au temps présent, qui restitue continuellement le poids des péchés commis, sans que le sujet en ait conscience. L'échelle intellectuelle des valeurs peut être à peu près juste. Cela n'empêchera pas forcément l'échelle personnelle d'être fausse.

En somme la valorisation est un processus dynamique. Il n'est donc pas surprenant que le péché détourne une certaine part de l'énergie humaine, pour la dévier, pour lui donner une couleur particulière qui fait que le mal finit par avoir sa dynamique propre, sensible par la perturbation qu'il entraîne dans le milieu psycho-social où il a été commis. C'est ici que naît cet univers de péché, si tangible dans nombre de romans de Bernanos par exemple et qui résulte du bouillonnement perpétuel des fautes commises par les uns ou les autres, qui sont comme des postes émetteurs désaccordés, brouillant l'équilibre normal des vocations humaines, plus manifeste par moment, soit par l'accumulation, la résonnance de ces émissions soit par le caractère plus

marqué de telle ou telle faute. « Chaque crime crée autour de lui une sorte de tourbillon qui attire invinciblement vers son centre innocents ou coupables et dont personne ne saurait calculer à l'avance la force ni la durée. » [21] Cette puissance mystérieuse du péché, tous ceux qui ont à en voir les conséquences la connaisse bien. Ils ont senti plus ou moins ce vortex de la faute. Elle se retrouve aussi dans cette espèce de Société des pécheurs, cette caricature de la Communion des Saints où tout est à l'envers et où pontifie un Monsieur Ouine, professeur du refus. Société d'isolés car les pécheurs sont seuls. « Ah ! Que nous sommes seuls, seuls dans le mal, mes frères. » [22] Leur énergie s'est consumée dans une révolte, dans un refus. Toute la dialectique du mal aboutit à un résultat négatif, une dispersion de forces. Nous retrouvons encore ici cette idée de Teilhard de Chardin sur le caractère de déperdition d'énergie créatrice du péché. Le péché c'est un axe de désagrégation, un échec qui peut, sur le plan spirituel, mener au désespoir.

B - Le péché est un obscurcissement

Le second trait caractéristique de la structure du phénomène Péché est assez proche du précédent mais il part d'un autre point de vue qui est celui de la lumière de la connaissance. Le péché était perte d'énergie, dégradation de l'effort humain qui doit tendre vers Dieu dans une convergence sans cesse croissante. Ici, il est obscurcissement. *Les ténèbres du péché*, cette expression est traditionnelle. Il n'est pas inutile de lui rendre toute sa valeur dans la perspective que nous avons adoptée.

Pourquoi le péché est-il obscurité, triomphe non pas de la nuit naturelle, de la Sainte Nuit de la Nativité, ou de la nuit protectrice de la Passion, mais d'une nuit opaque, sans espoir ? Essentiellement parce qu'il est adhérence abusive à l'objet et que l'usage indu de l'objet fait perdre la compréhension du monde dans la juste perspective qui est celle de la Création. Ici encore c'est un détournement indu de la lumière de la connaissance qui est cause du phénomène. La lumière perdue en effet n'est pas celle du soleil qui brille également pour les bons et pour les méchants. Elle est celle qui éclaire l'âme pour lui permettre de distinguer l'ordre juste de la création afin que l'usage en soit conforme à sa fin voulue par Dieu. La fixation abusive sur un objet dans une fin détournée empêche de voir le plan du monde dans la perspective divine. Elle est donc bien une source d'obscurité, en ce sens qu'elle est une diminution de la lumière, ou un détournement abusif de celle-ci.

Cette obscurité n'a bien évidemment aucune consistance. Celui qui s'y trouve n'en a aucune conscience particulière et en semble gêné. Oserais-je dire même qu'il s'y complaît dans une certaine mesure ? Qu'il peut s'en glorifier comme de la substitution de sa propre lumière à celle de Dieu ? « Nous avons éteint les étoiles du ciel. »

[21] Georges Bernanos, *Un Crime*, Paris, Plon, 1935.
[22] Georges Bernanos, *Monsieur Ouine*, Paris, Plon, 1946, p. 835.

Ce n'est pourtant pas par hasard que le symbolisme naturel associe volontiers la faute aux profondeurs des ténèbres. Dans *Sous le Soleil de Satan*, l'abbé Donissan rencontre le démon par une nuit sans lune [23]. Les grands crimes sont presque toujours nocturnes comme s'il existait une complicité entre la nuit cosmique et la nuit de l'âme.

Cet obscurcissement a un double effet qu'il faut souligner plus particulièrement. Tout d'abord il entraîne une réelle opacité sociale aux valeurs morales, opacité contagieuse qui explique cette remarque déjà faite que l'humanité est criminelle. La défaillance de l'univers de valeurs morales est liée à cette nuit de la conscience qui se propage naturellement. De même que dans sa déperdition d'énergie, le péché se transmet et se propage dans une nuée qui cache la lumière divine.

L'autre effet, particulièrement redoutable est la toute spéciale application de cet obscurcissement aux choses divines et tout particulièrement à la foi. Celle-ci n'est-elle pas en un certain sens justement la lumière ? Le pécheur est dans la situation du mauvais photographe qui cache tout le paysage sous un gros plan envahissant sans tenir compte de l'harmonie naturelle du paysage. Le pécheur peut paraître humainement parlant avoir une juste conception des choses. Sous l'angle de sa destinée c'est un aveugle incapable par sa seule volonté d'illuminer à nouveau son univers perceptif.

C - Le péché est rupture

Troisième axe de signification : le péché, et c'est peut-être son drame le plus profond, est rupture et asservissement. Rupture par rapport à Dieu. Asservissement par rapport à Satan. Oh, cette rupture n'est que bien extraordinairement reconnue, délibérée. Mais il arrive qu'il en soit ainsi et elle est alors accompagnée par cette « paix, muette, solitaire, glacée » qu'éprouve Mouchette quand elle se suicide [24] et que nous avons eu l'occasion de noter chez des meurtriers.

Il est évidemment facile de reconnaître que l'acceptation du crime aboutit souvent à la résolution d'une situation tensionnelle, que par-là même elle est source d'une certaine pacification, mais quelle pacification ? Elle n'est pas plus la paix que l'anarchie n'est la liberté. Je n'ai pas ici à développer ce problème de la liberté mais il faut pourtant bien en dire quelques mots pour mieux saisir ce qu'est la rupture du péché.

La liberté n'est pas comme le dit Jean Rostand une « fissure dans les déterminismes », mais bien une intégration du comportement. Mais cette intégration suppose un axe de direction et une continuité. Nous avons montré comment dans un univers socialisé sans Dieu, la seule conception valable de la liberté était l'adhésion totale aux thèmes évolutifs du groupe. C'est la conception du matérialisme dialectique marxiste et je ne vois pas bien comment, dans une conception dynamique de l'évolution humaine, on pourrait en trouver une autre

[23] Georges Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, Paris, Plon, EO, 1926, Première partie, III (NdE).
[24] Mouchette, l'héroïne du roman de G. Bernanos *Sous le soleil de Satan*, op. cit.

si l’on refuse la présence de Dieu.

Mais celle-ci change tout. La liberté c’est alors en effet l’adhésion au plan divin. Toute autre attitude aboutit aussi à des impasses et celles-ci sont authentiques parce que Dieu ne change pas. Son plan du gouvernement des créatures étant nécessairement le plus parfait, la plus grande expansion de l’être est obtenue inévitablement par l’adhésion à ce plan. Telle est la vraie liberté. Toute autre n’est qu’anarchie.

Le vrai non de cette liberté c’est l’amour qui en est l’axe significatif. L'adhésion à Dieu c’est en effet l’amour de Dieu. Or le péché n’est qu’un refus de l’amour parce qu’il est refus d’adhérer à ce plan providentiel. Il est donc rupture de l'axe d'élaboration de la liberté, rupture de la continuité de sa poursuite.

Et cette rupture est en même temps un asservissement. « Je n'ai pas voulu cela » dit le pécheur. Pourtant l'Évangile multiplie les avertissements : « On ne peut servir deux maîtres à la fois ». Liberté avec Dieu, servitude avec Satan, tel est le dilemme, l'aiguillage quand on ne peut amoindrir la dramatique option sans trahir le message du Christ et sans méconnaître également les résultats de l'observation du comportement humain : le péché c'est de mal aimer.

CONCLUSION

Est-il possible de jamais conclure sur le péché, sur cette porte toujours ouverte qui ne donne que sur un vide éternel ?

Phénomène tragiquement saisissable à travers l'image déformée qu'en donne la faute, s'appliquant à des comportements qui en eux-mêmes ne sont ni nécessairement monstrueux ni obligatoirement répréhensibles, il nous est apparu comme la destruction d'une énergie normalement destinée à l'édification de la Cité de Dieu. Cette énergie était déviée pour rien, perdue parce qu'employée contre le mouvement général qui mine la Création à Dieu et qu'il n'en pouvait rien rester en fin de compte, en sorte que cette immense, cette formidable masse d'énergie que représente les péchés du monde n'aboutit qu'au froid et à l'absence totale et tragique de l'enfer. *An Ifern Ien*, « l'enfer froid » dit la vieille inscription bretonne de la chapelle funéraire de La Martyre [25]. Phénomène que nous avons ensuite saisi dans la nuit qu'il projette sur les œuvres de Dieu et qui fait que le pécheur qui prend conscience de sa condition ne peut que s'effrayer de cette obscurité comme nous le voyons dans le cas de convertis tels que Huysmans [26] et Retté [27] dont l'expérience vivement rapportée trahit cette angoisse devant une ténèbre oppressante et comme peuplée par les ombres du mal.

Phénomène enfin qui est la rupture de l'amour, la fin de l'amour de Dieu, drame sur lequel aucune parole humaine ne peut plus rien dire de valable.

Cette dramatique du péché se retrouve vivante, à travers toute l'histoire humaine. Elle est liée à l'extraordinaire privilège qu'a l'homme de refuser le plan de Dieu. Finalement elle n'est qu'une révolte mais combien tragique. Nous y sommes tous sollicités et combien portés. Il n'est pas inutile de tenter une fois de plus d'en déjouer les artifices, d'autant plus dangereux qu'ils sont véhiculés par les manifestations de notre culture, sans, souvent, que nous en ayons une claire conscience.

Que dire de plus ? D'autres paroles seraient vaines. Une seule formule peut permettre de conclure vraiment. Réponse de la Vierge à l'offre qui lui était faite par l'ange, elle se trouve dans la Prière par excellence. Adhésion au plan de distribution divine de l'énergie de la Création, adhésion à la Lumière, adhésion à l'Amour : « Fiat voluntas Tua ».[28] Seigneur que Ta volonté soit faite.

[25] « An maro, an barn, an Ifern, ien / pa ho soing den e tle crena / fol eo na preder e speret / gvelet ez eo ret deceda » *La mort, le jugement, l'enfer froid / quand l'homme y pense, il doit trembler / Il est fou si son esprit ne se soucie / voyant qu'il est inévitable de décéder*. Henri Waquet, *L'art breton*, Grenoble, Paris, Arthaud, 1942, t. 2, p. 125 (NdE).

[26] Joris-Karl Huysmans (1848-1907), écrivain et critique d'art. Son parcours va du naturalisme au symbolisme. Tenté par le satanisme (*Là-bas*, 1891), il se convertit au catholicisme (*En route*, 1895) et publie ensuite les deux autres romans de sa trilogie de conversion *La Cathédrale*, 1898, et *L'Oblat*, Paris, Stock, 1901 (NdE).

[27] Adolphe Retté (1863-1930), poète symboliste et écrivain anarchiste, se convertit au catholicisme en 1906, comme il l'explique dans *Du Diable à Dieu, histoire d'une conversion*, Paris, A. Messein, 1907 (NdE).

[28] Prière du "Notre Père", Saint Matthieu, *Évangile*, 6, 10 (NdE).

SOMMAIRE